



Aomar Boum & Majdouline Boum-Mendoza.- *The Last Rekkas. Chronicles of a Foot Courier in Southern Morocco* (Casablanca: CCME et Langages du Sud, 2024), 163p.

Aomar Boum et Majdouline Boum-Mendoza.- *Le Dernier Rekkas. Chroniques d'un messenger-piéton dans le sud du Maroc*. Traduction de Valérie Bengio (Casablanca: CCME et Langages du Sud, 2024), 163p.

Aomar Boum wa Majdouline Boum-Mendoza.- *Ar-Rekkās al-akhīr. Machā'un yahkī bayna aḥdāni al-Atlas wamāḏīh*. Tarjamat Khalid Ben Srhir (Casablanca: CCME et Langages du Sud, 2024), 143p.

Sous le titre *Le Dernier Rekkas. Chroniques d'un messenger-piéton dans le sud du Maroc*, le livre d'Aomar Boum et de Majdouline Boum-Mendoza, paru en 2024, à Casablanca, aux Éditions Langages du Sud, avec une préface de Driss El Yazami, est un hommage rendu au père et grand-père des deux auteurs respectifs. C'est conjointement en paroles et en images que ces derniers retracent la vie de Faraji, un *rekkas* qui, à l'époque de l'entre-deux-guerres et de l'après-guerre, transportait le courrier entre L'anti-Atlas et le Haut-Atlas.

Cet ouvrage à quatre mains est conçu à la fois comme un témoignage qui honore la figure du dernier *rekkas* mais également comme une chronique historique qui restitue des pans entiers de la mémoire du sud du Maroc. En esquissant le portrait d'un homme au destin peu commun, le texte d'Aomar Boum, illustré par les croquis de sa fille de 14 ans, réhabilite la voix de centaines de messagers-piétons morts pour la communauté sans nulle reconnaissance officielle, et nous propulse, ce faisant, dans l'histoire sociale du Maroc du siècle dernier.

C'est dans l'oasis de Lamhamid, dans l'actuelle province de Tata, dans un Maroc placé sous Protectorat français que Faraji voit le jour, probablement vers la fin de la première guerre mondiale. Comme de nombreux membres de la communauté des *hartani* à laquelle il appartient, l'homme n'a jamais fréquenté l'école et a dû s'acquitter durant de nombreuses années d'un travail obligatoire, communément

connu sous le nom de *koulfa* (corvée), sans nulle contrepartie financière. En plus de vaquer à diverses tâches agricoles, Faraji a été obligé par le système colonial de participer à la construction de routes, de travailler dans les mines et de livrer à pied du courrier dans des zones reculées. Cette dernière activité le contraignait à se déplacer de son hameau natal vers les oasis et les ksour voisins, parcourant parfois plus de 60 kilomètres dans une même journée.

Un destin placé sous le signe du labeur et que Boum s'emploie à reconstituer à la fois en puisant dans les entretiens qu'il a eus avec son père depuis l'année 1995 mais aussi en interrogeant des documents historiques et des archives consultés dans diverses institutions à travers le monde. Cette double perspective a été tout à fait précieuse pour ancrer la vie de Faraji dans sa région et dans son époque mais également pour rendre compte, en diachronie, de l'évolution d'une part du secteur des télécommunications au Maroc et d'autre part du métier de messager-piéton.

Alors que la poste introduite dès 1860 par les Français au Maroc ne permet de couvrir que les grandes villes, le service postal créé par le sultan Moulay al-Hassan dès 1892 repose sur un corps professionnel de *rekkas* qui acheminent le courrier à travers tout le pays. Par leur efficacité et leur rapidité, ces messagers-piétons ne tarderont pas à devenir de précieux relais pour l'armée française dans de nombreuses régions non pourvues encore de routes et de voies ferrées. En 1912, soit deux ans avant la fusion de la poste française et des services postaux chérifiens, les *rekkas* relevant du gouvernement impérial partaient à des horaires et des jours établis et parcouraient quotidiennement, avec une précision quasi-mécanique, plus de 3000 kilomètres de voies tracées.

C'est dans ce contexte que Faraji sera sollicité par le caïd de sa tribu pour délivrer des messages dans des régions aussi éloignées que Télouet, située à cinquante heures de marche, avec plus de 2000 mètres de dénivelé. Dans des environnements des plus hostiles – zones arides et sèches en été, boueuses et enneigées en hiver –, il entreprend chacune de ces expéditions au péril de sa vie, redoutant à chaque reprise de rencontrer des bandits ou des animaux sauvages.

A travers 24 chapitres qui lèvent le voile sur la biographie du dernier *rekkas* mais aussi sur le passé colonial de sa région, ses caractéristiques naturelles et son organisation sociale, le lecteur prend la pleine mesure d'un parcours de vie émaillé par les disettes, les maladies mais aussi par les guerres et les conflits tribaux. Faraji aura vécu plus de cent ans et aura surmonté avec une rare pugnacité les obstacles et les défis auxquels l'hostilité de la nature et la vulnérabilité de sa condition l'exposaient. Son histoire qui s'étend sur plus d'un siècle reflète, par ailleurs, l'évolution enregistrée dans les provinces du sud du Maroc au lendemain de l'indépendance. L'aménagement des routes et des infrastructures et la généralisation de l'éducation moderne y ont contribué considérablement à améliorer le quotidien des populations. Véritable levier de développement, l'accès à l'enseignement public a notamment permis à la communauté des *harratine* d'amorcer progressivement une véritable ascension sociale. A la faveur d'une politique initiée par l'État, ces derniers ont

pu, en effet, se libérer du joug des chefs tribaux et de leurs avanies. Dès les années 70, Faraji a pu ainsi devenir propriétaire d'une parcelle agricole qu'il continuera d'exploiter avec les siens durant plusieurs années pour des fins de subsistance.

L'évocation de ce parcours marqué par le courage et l'austérité prend tout son sens dans un contexte social et historique façonné non seulement par les reliefs et la géographie mais aussi par l'intrusion du fait colonial et la persistance de pratiques et de croyances, reflet d'un islam populaire tout à fait prégnant. En effet, en mettant en lumière l'importance des célébrations des "saints hommes" et la sacralité de la notion de baraka, Aomar Boum restitue l'aura des confréries et des zaouïas au sein de populations fragilisées par les pénuries et la privation. Son intérêt pour l'exploration anthropologique le conduira également à se pencher sur le régime alimentaire des habitants des zones désertiques et à conclure à son caractère rudimentaire et à sa frugalité.

C'est que la biographie de Faraji n'aurait pu être complète sans les données de l'histoire sociale et de l'histoire événementielle que l'auteur s'est attelé à restituer avec rigueur. Sous la plume de ce dernier, le récit de vie du dernier *rekkas* s'entremêle avec des pages glorieuses du roman national. Si Faraji a vécu fièrement l'épopée de la marche verte à laquelle il a pris part par patriotisme, il a souvent été témoin aussi de la protection dont on entourait la minorité juive dans les ksour de l'Anti-Atlas et du Haut-Atlas. Par ailleurs, la longévité de l'homme, qui s'est toujours voulu un défenseur de la biodiversité, lui aura permis d'être témoin de l'évolution des paysages du sud, depuis l'économie florissante basée sur les palmiers à la surexploitation agricole qui a conduit à l'assèchement des puits des oasis et à la migration des villageois vers les grands centres urbains du Maroc

C'est donc à travers un récit qui a sa part de subjectivité et d'érudition qu'Aomar Boum, historien et anthropologue à l'université de Californie (UCLA) et membre de l'Académie du Royaume du Maroc, rend hommage à la mémoire d'un anonyme, son propre père, qui aura sillonné des années durant le sud du Maroc, sans protection aucune, pour s'acquitter de son métier de messenger-piéton. Son récit de vie sonne comme une leçon de courage et de résilience face aux vicissitudes du destin et de l'infortune. Pour le lecteur contemporain, il est la preuve tangible et édifiante du lien fort que la diaspora marocaine entretient avec la mère-patrie. Se profilant sur trois générations à travers Majdouline Boum, la petite-fille qui a vu le jour aux États-Unis, Aomar Boum, le fils qui y a fondé une famille et qui y poursuit une brillante carrière à l'université, et Faraji, cet humble patriarche qui n'aura quitté le Maroc qu'une seule fois pour accomplir le pèlerinage à la Mecque, ce lien constitue un très bel exemple d'une trajectoire qui – allant du Sud vers le Nord – initie des actions remarquables pour célébrer les origines et créer des ponts entre les civilisations.

Il est à préciser que dans une perspective égalitaire visant à assurer sa circulation et sa visibilité en Orient et en Occident, le livre – objet de ce compte-rendu –, est paru en même temps que ses traductions en arabe et en français.

Par sa dimension historique et anthropologique, *Le Dernier Rekkas. Chroniques d'un messenger-piéton dans le sud du Maroc* illustre avec brio un exercice qui transcende l'écriture biographique pour revêtir un intérêt scientifique indéniable, celui de toute entreprise de recherche qui s'attelle à véhiculer "la vision des vaincus" et qui contribue, ce faisant, à décoloniser les savoirs qui ont pour objet l'histoire des pays et des populations du Sud.

Saloua El Oufir

Université Mohammed V de Rabat